



MESSIER ET LES AUTRES...  
LE SCANDALE DES  
«PARACHUTES EN OR»

*le nouvel*  
**Observateur**

[www.nouvelobs.com](http://www.nouvelobs.com)

**COLONNA**  
Les secrets  
d'une traque

© AFP

M 02228 - 2018 - F: 3,00 €

N° 2018 (19,70F) - DU 10 AU 16 JUILLET 2003  
BELG 3€ / LUX 3€ / BRS / AUT 5,10€ / ESP 3,25€ / ITA 3,10€  
ALLE 4,30€ / PORT (Cont.) 2,80€ / GR 2,35€  
ANTILLES - RÉUNION 3,40€ / RC 2000 CFA / SGAL 3000 CFA  
ZONE CFA 2000 / MAROC 24 DH / TUNISIE 2,1 DTU  
CAN \$4,50 / USA NY \$3,95 / G.B. £2,50





**Léo Ferré** est né le 24 août 1916 à Monaco. Après avoir soumis ses chansons à Piaf et à Trenet, qui lui déconseille de chanter, il fait ses débuts officiels en 1946 au Bœuf sur le Toit. En 1955, il passe en vedette à l'Olympia. Il ira ensuite de succès en succès jusqu'à ce sommet qu'est l'album « *Amour Anarchie* » (1970). Il s'installe ensuite en Italie, où il meurt le 14 juillet 1993.

KeyStone  
Léo Ferré lors de son récital à l'Alhambra le 3 novembre 1961.

Il disparaissait il y a dix ans

# LE ROMAN DU GRAND, FERRÉ

Avec le temps, que reste-t-il de Léo Ferré ? Une décennie après sa mort, il demeure celui qui a fait descendre dans la rue Aragon, Baudelaire, Rutebeuf... et Léo Ferré. Ce portrait-souvenir du musicien poète inclassable avait paru au lendemain de sa mort, en juillet 1993

● par Pierre Bénichou

**O**n se demandait si demain, dimanche, il ferait assez beau pour aller à la plage et la télé, à minuit, a annoncé que Léo Ferré était mort, et après le « oh, merde ! » qui accueille ce genre de nouvelles, il y a eu la seconde de silence, ce petit entracte intime à quoi l'on reconnaît, à la longue, « les pianos du cœur et les violons de l'âme ».

C'est un truc bizarre, la chanson, c'est un fil de barbe à papa, deux phrases, trois notes qui s'en vont, s'oublent, reviennent, s'installent et vous reliez à vous-même. Dites-moi vos six chansons préférées et je vous raconte votre vie et je vous fais pleurer. C'est « l'art personnel », le chromosome de la mélancolie qui marque les membres d'une même famille. Dès que tu fredonnes, petit, c'est un aveu que tu balbuties. On imagine bien Léo disant cela avec sa voix de gorge, son regard de myope faussement diabolique et son orgueil de fils de croupier monégasque qui n'en revient pas de parler couramment l'Aragon. C'est sa langue préférée. Il parle aussi le Villon, le Rutebeuf, le Rimbaud, le Baudelaire, l'Apollinaire. Mettez ce polyglotte devant un orgue de Barbarie, un piano ou un orchestre symphonique, et admirez le magicien. Ni vu ni connu, j't'enchante. C'est Hugo qui disait : « Défense de déposer de la musique le long de mes vers. » Ferré a désobéi au patron. Tant mieux ! Si, entre Sheila et Vanessa, s'échappe de votre transistor « Que sont mes amis devenus ! Que j'avais de si près tenus ! Et tant aimés... ? », c'est grâce à Léo. Si « l'Affiche rouge » – « Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles » – et « l'Etrangère » – « Elle avait la

marche légère ! Et de longues jambes de faon ! J'ai- mais déjà les étrangères ! Quand j'étais un petit enfant » – ont fait la pige à « Bambino », c'est grâce à Léo. Vous avez dit « culture de masse » ? Ne cherchez pas ailleurs. Aragon : « C'est par Ferré que ma poésie est descendue dans la rue. »

Comment, là où Gabriel Fauré, Debussy, Reynaldo Hahn et tant d'autres ont échoué, un pianiste de bar a-t-il réussi ? Tout simplement parce que ce génial metteur en musique était aussi un fou des mots. Dans cette première catégorie, cet olympe des auteurs-compositeurs-interprètes, il n'y a que trois champions : Charles Trenet, qu'on peut aussi appeler « Dieu » ou « papa », au choix, Serge Gainsbourg et Léo Ferré. Et Brel ? Et Brassens ? Eh bien non, j'attends, résigné, les lettres d'injures, mais ils ne sont pas sur la liste. D'accord pour accorder à Brassens tous les premiers prix : de camaraderie, de versification, de modestie, de terroir et de feu de camp, mais il y a de l'ébéniste du faubourg Saint-Antoine dans cet artiste à l'ancienne. Ce Ronsard sétois était si appliqué à faire du haute-époque qu'il est passé à côté de la sienne. Et, près d'un demi-siècle après leurs débuts, on s'aperçoit que c'est Ferré qui a raflé la mise.

Ferré, l'antipathique, le grimaçant, l'anarcho-médiatique, l'amoureux des guenons, le révolté-opportuniste, le millionnaire qui n'en finissait pas de ressasser ses cinq ans de vache enragée, le faux humaniste jamais débarrassé de son mauvais goût Côte d'Azur était un vrai poète. « T'es toute nue sous ton pull ! Y a la rue qu'est maboule », c'est le « Mignonne, allons voir... » de la fin du siècle. Il le savait, mais il était trop occupé à gérer sa rage et ses larmes pour en être satisfait. Pour lui, il n'y avait de succès qu'arrachés à l'ennemi, de consécration

qu'imposée aux salauds, de prière qu'assortie d'une menace. Une caricature d'enfant du siècle, que la fréquentation des poètes, loin d'apaiser, rendait furieux. Il se voyait sur terre pour venger Rutebeuf qui avait eu froid : « Et droit au cul quand la bise vente ! Le vent me vient ! Le vent m'évente... », pour venger Mozart, enterré dans la fosse commune, pour venger Van Gogh et Verlaine et Rimbaud, et « tous ces pauvres types qui vivent de leur plume ! Ou qui ne vivent pas, c'est selon la saison » et « Les copains d'la neuille, les frangins d'la night, ceux qu'ont l'portefeuille plus ou moins all right ».

Pour venger aussi Léo, bien sûr, le petit soprano de la cathédrale de Monaco qui a fait Sciences-Po à Paris et accompagne Lys Gauty au piano dans des night-clubs... Qui montre ses premières chansons à Cocteau, à Trenet et, parce qu'il est vraiment trop laid, se fait virer... Qui croit avoir trouvé sa première chance avec Piaf, mais sa chanson, « les Amants de Paris », qu'elle lui achète en 1945, elle ne la chantera que trois ans plus tard. Et, entre-temps, « pour bequeter, faut bosser, mon p'tit père » (« Monsieur Tout Blanc », chef-d'œuvre), alors il s'essaie au cabaret. C'est le Quod Libet, rue Saint-Guillaume, puis le Bar vert et l'Echelle de Jacob, rue Jacob. Il y chante « l'Inconnue de Londres » et « les Amoureux du Havre » (qui « n'ont pas besoin d'la mer ! Et les bateaux se navrent ! D'être toujours seuls sur la mer ! Je t'aime, tu m'aimes, on s'aimera »). Mais ce succès qui ne vient pas (« Et nos soirées sans cinéma ! Et notre pitance incertaine... »), ce succès, c'est de l'autre côté du boulevard Saint-Germain qu'on le trouve : à la Rose rouge, où Gréco, Mouloudji et les Frères Jacques font un malheur. Il propose des chansons. Refusées. Il faudra attendre dix ans pour que Gréco mette « Jolie Môme » à son réper-

toire et vingt pour que Montand – qui n'a pas voulu de « Paris-Canaille » – chante « l'Étrangère ».

Si terrible que ça, la vie d'artiste ? Frustrante, sûrement, mais on mange, on dort, on chante au Caveau de la Huchette et à Milord l'Arsouille, où triomphent Francis Claude et Michèle Arnaud accompagnée par un pianiste aux grandes oreilles et que le trac paralyse, Gainsbourg... L'histoire de la France de la nuit aura peut-être un jour son Malet-Isaac... En attendant, sachez qu'en ce début des années 1950 arrive Jeanne d'Arc : elle s'appelle Catherine Sauvage, c'est elle qui donnera un trône à Léo Ferré. Près de cent chansons qu'elle interprète, enregistre, rend célèbres : « Paris-Canaille » (« Paris marlou/ Aux yeux de fille/ Ton air filou/ Et tes guenilles... »), « l'Homme », et « le Piano du pauvre », « Monsieur mon passé ». Tout devrait aller bien, et d'ailleurs tout va bien, mais non, l'argent et la renommée par personne interposée ne suffisent pas à Léo. Il veut chanter lui-même. La critique encense l'autre, le compositeur. Le public boude le chanteur. Il le trouve grinçant, grincheux, grandiloquent, dérangeant, doute de sa sincérité. Et il faut à ses défenseurs une bonne dose de constance pour accepter ses « ni Dieu ni maître » et ses grosses bagnoles, son label de maudit et ses contrats mirifiques chez Barclay, ses appels à la révolte et son horreur physique de la foule.

La France d'avant 68, « la France qui s'ennuie », celle de De Gaulle, Sartre et « Salut les copains », ne doute pas que ce vieux libertaire blanchi prématurément sera le seul personnage de l'establishment à sortir ragaillard de la tempête de Mai. La révolution sans chansons en fait un demi-dieu. Ignorant superbement ses confrères secoués par la vague contestataire, il saute en marche dans le train de la grève générale. Mai-68, c'est son Front populaire, sa guerre d'Espagne, sa Résistance. Papy la Colère, c'est la nouvelle idole ; les Beatles plus la révolution. Il découvre le rock, remplit les stades, nage dans un bonheur speedé et lâche enfin ce qui sera le tube de sa vie, si ce n'est sa meilleure chanson : « C'est extra ! »

Mais a-t-on pu douter un seul instant que cette consécration attendue avec tant de rage suffirait à faire de lui une « grande-gentille-vedette » ? Il disparaît soudain, emporté par le vent de l'exil. On le retrouve en Toscane, muré dans une belle propriété entre un piano, un synthétiseur, une jeune épouse et trois marmots. Il a, comme on dit, tout pour être heureux. Mais le patriarche aux longs cheveux blancs n'en finit pas de ressasser sa vieillesse : il a 56 ans ! Toutes ses chansons, désormais, seront des messages de désespoir. Il écrit, du bout du monde, quelques-uns de ses plus déchirants poèmes, qu'il n'a plus trop la force ni l'envie de chanter en public. A l'un des rares amis qu'il reçoit en Toscane, il confie l'an dernier : « Un jour, j'ai regardé dans un dictionnaire le mot anarchie et j'ai lu : "Négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne." Je me suis mis à pleurer. J'avais quatorze piges. » Il pourrait dire, comme Henri Calet : « Ne me secouez pas, je suis plein de larmes. »

Il sait – à en pleurer – qu'« avec le temps, avec le temps, oui, tout s'en va » et qu'il faudra dire bientôt « Adieu Paris et adieu Vienne, adieu Rome et Monte-Carlo ». Il est inconsolable, en deuil de lui-même, de sa violence, de sa grande révolution qui n'aura jamais lieu. Il est de l'autre côté, il ne sait déjà plus qu'il a, un peu, mais c'est beaucoup, un peu changé le monde. P. B.

## Rencontre avec Mathieu Ferré

# Mon père, ce Léo

A la tête d'une entreprise entièrement dédiée à la diffusion et au rayonnement de l'œuvre de Léo Ferré, Mathieu se bat pour la faire mieux connaître aux jeunes générations

« **A** mon enterrement, je gueulerai quand même », chantait Léo Ferré. Muet à jamais depuis le 14 juillet 1993, c'est à sa veuve et à leurs trois enfants de faire en sorte qu'avec le temps on ne l'oublie pas. A la tête de la Mémoire et la Mer – la maison d'édition phonographique et littéraire fondée en 1992 par Léo, sise à Monaco –, Mathieu Ferré gère une partie de ce lourd héritage : la période 1975-1992. Les années toscanes en somme, quand l'anarchiste rompt définitivement avec le système ; une époque douce et féconde, passée au cœur du Chianti à écrire, composer, diriger des orchestres symphoniques, fabriquer son vin et à inculquer à ses enfants le savoir-vivre et la révolte. Des valeurs que Mathieu Ferré a bien assimilées.

## Tous avec Ferré

**P**as simple de reprendre Léo Ferré, de retrouver ce ton sentimental et imprécateur à la fois. Un exercice, un rien casse-gueule, qui tourne parfois au jeu de massacre. Oubliez les versions assourdissantes et brouillonnes, où rugissent des guitares électriques hystériques, de Dionysos, des Hurlleurs, de Tue-Loup et du groupe Eiffel. Et celle, légèrement vide de sens, de Bernard Lavilliers, qui donne une interprétation inutile de « la Mémoire et la mer », ce chef-d'œuvre. La seconde partie de ce tribute relève le niveau. Philippe Katerine, Brigitte Fontaine, Alain Bashung, Noir Désir et Miossec, plus humbles et tout en finesse, optent pour un léger lifting. Au final, « Avec Léo » donne envie de se ruer sur les enregistrements originaux, qui n'ont pas pris une ride. S. Dn « Avec Léo » (Barclay).

**Le Nouvel Observateur.** – *Ce dixième anniversaire est d'abord une triste date pour vous et votre famille. Comment le vivez-vous ?*

**Mathieu Ferré.** – Le temps qui passe n'estompe pas la peine que j'éprouve, et le vide laissé par la disparition de mon père reste immense. Qu'importe qu'il soit mort il y a deux, cinq ou dix ans. Professionnellement, je suis à la fois déçu et agacé qu'on parle si peu lui : que la Mairie de Paris n'ait pas eu l'idée d'organiser une exposition comme elle l'a fait pour Yves Montand ; que Michel Drucker prépare une spéciale Edith Piaf et qu'il n'ait rien prévu pour Léo ; que les gens d'Arte n'aient pas daigné répondre à mes courriers, etc.

**N. O.** – *Lorsque vous sortez des inédits ou que vous rééditez des livres et des disques, est-ce que vous vous demandez ce que votre père en aurait pensé ?*

**M. Ferré.** – Je fais ce que je pense devoir faire, mais, bien sûr, ça ne m'empêche pas de douter parfois. Même si je me dis que j'aurais eu du mal à travailler avec lui, j'avoue que je rêve souvent d'être à ses côtés en studio, à lui poser des questions, à lui soumettre des idées. Mais si Léo était vivant, je ne sais pas si j'aurais fait ce travail de fond, comme les recherches à l'INA. Je me serais peut-être contenté de l'assister dans son travail.

**N. O.** – *Vous l'appeliez Léo, votre père ?*

**M. Ferré.** – Je fais la distinction entre l'homme et l'artiste. Mon père est mort il y a dix ans. Je ne suis pas macabre, mais il m'arrive de penser qu'à l'heure qu'il est il ne doit plus rien rester de son corps. En revanche, Léo, l'artiste, est immortel. C'est un fait, que l'on apprécie ou non son œuvre.

**N. O.** – *Que représente aujourd'hui Léo Ferré en termes de ventes de disques ?*

**M. Ferré.** – Léo n'est pas un gros vendeur mais ses disques s'écoulent régulièrement. Pour avoir une idée, j'ai fait une étude sur dix ans, de 1990 à 2000, et je suis arrivé à une moyenne de 200 000 exemplaires par an.

**N. O.** – *Est-ce que le public se renouvelle en dépit de son absence ?*

**M. Ferré.** – Quand j'ai fait la tournée des Fnac au moment de la sortie de « Métamec »,

il y a beaucoup de jeunes gens qui me racontaient qu'ils adoraient l'œuvre de Léo, elle leur donnait l'envie d'écrire. Je pense que les moins de 30 ans s'y intéressent plus qu'on ne l'imagine. Récemment, j'ai rencontré une étudiante, à la faculté de Grenoble, qui prépare son mémoire de maîtrise sur l'œuvre de Léo.

**N. O.** – *Vous sortez un double disque de chansons inédites interprétées par les Faux Bijoux et Gilles Droulez. Comment avez-vous découvert ces titres ?*

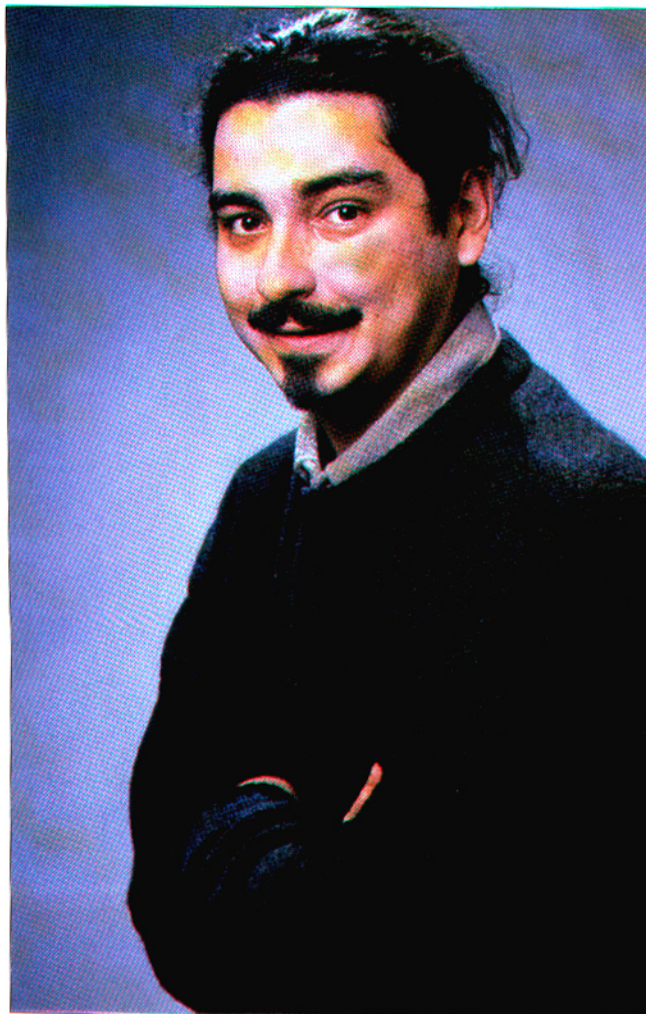
**M. Ferré.** – Les Editions Méridian en possèdent ainsi plus d'une centaine depuis la fin des années 1950, mais elles n'en ont jamais rien fait. A cette époque, Léo les avait vendus pour s'offrir l'île du Guesclin, située entre Cancale et Saint-Malo. Comme j'étais frustré de ne pouvoir entendre ces chansons, qui n'existaient que sous forme de partitions, je les ai proposées à différents interprètes très connus, qui ne m'ont jamais répondu. Les Faux Bijoux et Gilles Droulez ne jouissent pas d'une grande notoriété, loin de là, alors j'espérais que ce serait une chance pour eux de se faire connaître. Mais je suis déçu de l'accueil réservé à ce jour à ce disque, que je trouve très bon. J'ai surpris mon fils de 5 ans les fredonner. J'en ai pleuré. En plus, il ressemble tellement à Léo physiquement !

**N. O.** – *Pourquoi Léo Ferré ne les a-t-il jamais enregistrées ?*

**M. Ferré.** – Je n'en ai aucune idée. En revanche, je sais que l'une d'entre elles, « les Vigiles », devait figurer sur l'album qu'il avait en chantier avant de mourir.

**N. O.** – *Avant de mourir, votre père vous a-t-il laissé des instructions concernant la gestion morale de ses chansons ?*

**M. Ferré.** – Non, aucune. Il se fichait de ce qu'il adviendrait de son œuvre après sa mort. Son seul souci était de nous laisser de quoi vivre décemment afin que nous n'ayons jamais à subir l'autorité d'un patron. Je fais donc les choses en mon âme et conscience. Je pense par exemple qu'il aurait détesté que je vende la Mémoire et la Mer à Barclay. En revanche, quand on m'a demandé mon accord pour illustrer une publicité pour une lessive avec « Jolie Môme », j'ai accepté. Je pense



F. Verhelst

**Mathieu Ferré.** « J'ai surpris mon fils de 5 ans fredonner les chansons de Léo. J'en ai pleuré. »

que la réclame est un moyen de toucher le plus grand nombre.

**N. O.** – *Que pensez-vous de ce qui sort en ce moment ?*

**M. Ferré.** – « Ni Dieu ni Maître », le spectacle de danse de Pietragalla, est un bel hommage. Mon père disait que « la beauté c'est les larmes ». Beaucoup de larmes me sont venues en le voyant. Avec les mouvements, la troupe inter-

prète Léo Ferré comme Jacques Higelin avec la voix. Et puis, quand elle danse sur la musique de « Requiem », je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est une belle revanche. Dans les années 1950, Roland Petit avait monté un spectacle similaire, qui s'intitulait « la Nuit », sur une musique originale de Léo Ferré. Comme la critique l'avait assassiné, l'aventure s'était soldée par un échec, alors Roland Petit avait demandé à mon père de le couper, ce qu'il a naturellement refusé. Petit lui avait lancé : « Stravinsky coupait, lui ! » Et Léo de répondre : « C'est vrai, mais vous n'êtes pas Diaghilev ! » Ironie du sort, Pietragalla a pris la succession de Roland Petit à l'Opéra de Marseille.

**N. O.** – *Voyez-vous dans la jeune génération d'auteurs-compositeurs des héritiers artistiques de Léo Ferré ?*

**M. Ferré.** – Musicalement, non. Léo est un des plus grands musiciens de l'après-guerre à s'inscrire dans la lignée des Debussy et des Ravel. Bien sûr, il a fait des chansons populaires pour manger, comme « Jolie Môme », parce qu'il est arrivé au moment de la mécanisation du disque. S'il avait débuté cinquante ans plus tôt, ça aurait été une autre histoire. Alors, dire qu'il existe des héritiers spirituels de Léo... A ma connaissance, personne ne cherche à vulgariser la poésie comme il l'a fait, et aucun n'est capable de diriger un orchestre sym-

phonique tout en chantant. Je ris quand j'entends Lama ou Lavilliers se vanter d'être les premiers à se produire avec un orchestre symphonique. Ils ne sont même pas capables d'en prendre la direction.

**N. O.** – *Est-ce qu'il reste beaucoup d'enregistrements inédits ?*

**M. Ferré.** – Je pense sortir prochainement une vingtaine de poèmes de Baudelaire et d'Apollinaire mis en musique par Léo et enregistrés en piano voix. Ce ne sont pas des brouillons. Deux d'entre eux d'ailleurs figurent sur « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans ». Ceux que nous possédons sont de cette qualité-là. Je ne compte pas les garder pour moi.

*Propos recueillis par SOPHIE DELASSEIN*

## A lire et à écouter

### LIVRES

« Léo Ferré, une vie d'artiste », par Robert Belleret (Actes Sud).

« Dis donc, Ferré », par Françoise Travelet (la Mémoire et la Mer).

Léo Ferré, « Testament phonographe », de Léo Ferré (la Mémoire et la Mer).

« Vous savez qui je suis, maintenant ? »,

recueil d'interviews de radio et de télévision transcrites et thématiques par Quentin Dupont (la Mémoire et la Mer).

### CD

« Léo chante Ferré : 1960-1974 », 16 livres-disques (Barclay).

« Les Faux Bijoux et Gilles Droulez chantent Léo Ferré, les inédits » (la Mémoire et la Mer/Harmonia Mundi).

Léo Ferré : « les Années toscanes : 1975-1993 » (la Mémoire et la Mer/Harmonia Mundi).

Têtes de Bois : « Ferré, l'amore e la rivolta » (la Mémoire et la Mer/Harmonia Mundi).

### CONCERT

Francofolies de La Rochelle : « Salut Léo », le 14 juillet de 20h à 1h, Esplanade Saint-Jean-d'Acre. Jean-Louis Foulquier et Bernard Lavilliers présentent : les Têtes de Bois, Gilles Droulez, les Faux Bijoux, Daniel Auteuil, Juliette Gréco, Pierre Arditi, Jacques Higelin, Sanseverino...